
Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

L'abbé Joseph-Sabin Raymond et les grands romantiques français (1834-1857)

C. Galarneau

Volume 42, numéro 1, 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300616ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300616ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Galarneau, C. (1963). L'abbé Joseph-Sabin Raymond et les grands romantiques français (1834-1857). *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada*, 42(1), 81–88. <https://doi.org/10.7202/300616ar>

L'ABBE JOSEPH-SABIN RAYMOND
et
LES GRANDS ROMANTIQUES FRANCAIS (1834-1857)*

C. Galarneau
Université Laval

Il ne fait plus de doute que l'isolement dans lequel nous a laissé la Conquête par rapport à la France est des plus relatif. Les relations diplomatiques ont été, bien sûr, inexistantes entre 1763 et 1859, mais les contacts et les échanges n'ont pas manqué pour autant entre la France et le Canada. Les nouvelles internationales parviennent jusqu'à nous par les journaux dès 1764 et nos feuilles s'alimentent dans les journaux anglais, américains et français. Les échos de l'actualité française touchent les bords du Saint-Laurent avec trois mois de retard en 1764 et quatre ou cinq semaines en 1855. Les livres français n'ont n'ont jamais cessé d'arriver par l'Angleterre ou les Etats-Unis, même pendant la Révolution, livres achetés par les seigneurs, les prêtres, les collèges, les bourgeois des professions libérales, les marchands, qui font le commerce du livre comme une denrée parmi d'autres, et aussi par les libraires et les bibliothèques.

D'autre part, les Canadiens des deux France entretenaient des correspondances ininterrompues pour régler leurs affaires de famille ou de communauté. Assez souvent d'ailleurs, l'échange de lettres ne suffit pas et les Canadiens rentrés en France en 1763 reviennent au Canada passer quelques mois, voire même quelques années, pour mieux régler leurs affaires. En même temps, de jeunes Canadiens vont étudier en France la médecine, les beaux-arts, les lettres ou les sciences pendant que les membres du clergé et de la bourgeoisie voyagent en Europe. Les Français viennent de leur côté régulièrement, et parfois par contingents assez nombreux, même pendant la Révolution et l'Empire, poussés par les affaires, le tourisme, la guerre et l'espionnage, la philanthropie ou comme immigrants. L'Ancienne et la Nouvelle France n'ont donc jamais été coupées l'une de l'autre pendant notre premier siècle d'allégeance britannique.¹

On affirme généralement ensuite que le mouvement des idées a retardé considérablement au Canada, surtout en ce qui concerne nos collèges classiques. Ce que nous croyons fondé en partie. Beaucoup de

* Je remercie les autorités du Séminaire de Saint-Hyacinthe, en particulier monsieur l'abbé Phaneuf, archiviste, de m'avoir ouvert leurs archives avec tant de bienveillance.

¹ Voir notre étude sur les *Echanges culturels franco-canadiens depuis 1763*, in *Recherches et Débats du Centre Catholique des Intellectuels Français: Le Canada français aujourd'hui et demain*. Paris, Fayard, Cahier no 34, mars 1961, 68-78.

nos professeurs de collège étaient encore charmés par le *Lac* de Lamartine en 1940, et leur connaissance littéraire n'allait guère plus loin en plusieurs cas. Ce retard sur le mouvement des idées en France a conduit souvent à postuler que ce décalage a toujours existé. Ce qui nous apparaît une affirmation plus que gratuite. Nos intellectuels et nos professeurs de collèges de 1830-1860 n'avaient pas arrêté leur montre à l'heure de Racine et de Bossuet; ils en étaient à Chateaubriand, à Lamennais, à Lacordaire, à Montalembert, à Lamartine et aux autres écrivains de l'époque. Les Canadiens affrontaient d'ailleurs des problèmes analogues, sinon identiques, à ceux de leurs maîtres à penser français, que ces problèmes fussent d'ordre politique, scolaire, pédagogique ou philosophique. Les exemples abondent dans nos collèges de l'époque de cette concordance du mouvement des idées en France et au Canada. Celui de l'abbé Joseph-Sabin Raymond suffira à éclairer notre propos.

* * *

L'abbé Raymond est un nom familier aux historiens de la première partie de notre XIXe siècle et il est bien connu pour sa ferveur mennaisienne avec les Lartigue, les Prince, les Désaulniers, les Painchaud et les Chartier, pour ne citer que des prêtres de collège. La pensée Mennaisienne a pénétré dès 1819-20 au Canada français² grâce à l'abbé de Calonne et surtout à Mgr Lartigue, au retour de son voyage en France avec Mgr Plessis.³ Mgr Lartigue convertit l'abbé Prince à sa ferveur mennaisienne et l'abbé Prince en fait autant auprès de l'abbé Raymond en 1830.⁴ Et pendant quatre ans, la jeune équipe du Séminaire de Saint-Hyacinthe enseigne avec enthousiasme les théories du sens commun, du *Guide du premier âge*⁵ et de *l'Avenir*. La condamnation des *Paroles d'un Croyant* à l'été de 1834 ruine d'un seul coup l'épopée mennaisienne au Séminaire de Saint-Hyacinthe et chez les membres du clergé canadien. L'abbé Prince se croit même obligé de publier son adhésion totale à l'encyclique *Singulari Vos*, adhésion qui paraît dans la *Minerve* du 11 septembre 1834.

Cette rupture dut être d'autant plus déchirante chez l'abbé Raymond que le sentiment avait été extrêmement fort. Une lettre ou copie de lettre adressée à Lamennais, non signée et non datée, mais dont le style et le contenu prouvent à l'évidence qu'elle est de l'abbé Raymond

² Voir les ouvrages de: L. O. David: *Monsieur Isaac L. Désaulniers, prêtre, professeur de philosophie au Séminaire de Saint-Hyacinthe*. Montréal, Librairie Saint-Joseph, 2e éd., 1883, 102 p.; Chanoine Michel Couture: *Le Mouvement mennaisien au Canada français (1830-1850)*, in *Rapport de la Société Canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique*, 1939-40, 67-87; C.-P. Choquette: *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe depuis sa fondation jusqu'à nos jours*. Montréal, 1911, 2 v., 906 p.; Thomas Matheson: *Lamennais et l'éducation au Bas-Canada* in *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, vol. XIII, no 4, mars 1960, 476-491.

³ Thomas Matheson, *loc. cit.*

⁴ C.-P. Choquette, t. I, 128.

⁵ Paris, Belin-Mandar, 1828.

et de l'année 1833 assez avancée, sinon de 1834, nous montre à quel point sa ferveur était profonde.⁶ Le tout jeune abbé — il n'a que 24 ans — raconte d'abord à Lamennais que *l'Essai sur l'indifférence* est connu depuis longtemps en Amérique, même si les vieux séminaires, surtout "celui des Sulpiciens", en rejettent les principes. Il poursuit ensuite :

"Appelé à y [au Séminaire de Saint-Hyacinthe] professer la philosophie, je rejetai celle qu'on y suivait, et qui n'était autre que le cartésianisme, et à l'aide de *l'Essai* et de *l'Introduction à la Philosophie* de M. Laurentie, je préparai sur le fondement de la certitude et les preuves de la religion des thèses que je fis soutenir aux Examens publics.⁷ Les vieux cartésiens s'en trouvèrent offensés, et ils ont attaqué vos principes. Nous nous défendons, et avec succès, osons-nous dire. Cette discussion a fait lire *l'Essai* [...] ⁸".

Raymond dit à Lamennais qu'il a d'autres titres à son attention, puisqu'il a défendu, encore à l'aide de ses principes, la liberté d'enseignement :

"Toutes vos doctrines devaient trouver un écho en Canada. Les principes sur l'alliance de la liberté et de la religion, proclamés dans *l'Avenir* furent aussi les nôtres. Mais au moment où nous nous proposons de les soutenir en thèse publique, arriva l'Encyclique, que nous interprétâmes d'abord comme une condamnation de toutes les doctrines politiques de *l'Avenir*.⁹ Nous avons vu depuis plusieurs journaux catholiques soutenir le droit d'insurrection contre un pouvoir injuste [...]".

Raymond affirme encore à Lamennais que ses écrits et les lumières qu'il a répandues ont servi à modifier tout l'enseignement dispensé dans son collège. Il y a pourtant une première inquiétude dont il fait part à Lamennais :

"Cependant les paroles de votre adhésion au jugement du Souverain Pontife, nous ont laissé à ce sujet dans un doute que nous eussions désiré voir [dissiper]".

Mais cela n'est qu'un petit nuage bientôt disparu. Et l'abbé Raymond se lance ensuite dans des confidences plus intimes :

"Qu'il me soit permis maintenant de vous exprimer mes sentiments particuliers. Vous exercez sur ma vie une influence bien marquée. Moi aussi j'ai eu en partage une âme sensible et ardente. Moi aussi catholique et prêtre j'éprouve pour la religion cet amour que vous exprimez si éloquemment [...] Oh! que ne dois-je pas à vos ouvrages [...] Je trouve le charme de ma vie dans les sublimes méditations, où je me livre avec vous à la contemplation de l'Etre éternel [...] Je ne saurais vous dire tout ce que je vous dois de ravissement, d'enchantement..."

⁶ Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe. L'archiviste a daté le document de 1834. Sauf erreur, cette lettre à Lamennais n'a jamais été signalée.

⁷ Au même moment, en France, se produit la réaction anticartésienne, dirigée par Lamennais, Laurentie, Doney, Ventura et Rohrbacher. Voir Jean-René Derré : *Lamennais, ses amis et le mouvement des idées à l'époque romantique (1824-1834)*. Paris, Librairie C. Klincksieck, [1962], 249.

⁸ Il s'agit des Examens publics de la fin de l'année 1833 et de la polémique qui suivit dans les journaux avec l'abbé Jacques Odélin, curé de Saint-Charles, antimennaisien.

⁹ Il s'agit des Examens publics de juillet 1832 et de l'Encyclique *Mirari Vos*.

Et l'abbé Raymond termine ainsi, s'excusant du ton de sa lettre :

"Pardonnez, Mr, la vivacité de ces paroles [...] C'est un jeune homme à qui vos écrits ont ouvert une carrière pleine d'espérance. C'est un disciple formé à vos leçons, qui comme ce jeune chrétien dont l'âme ardente est si semblable à la sienne (Mr de M.) [sic] voudrait pouvoir dire aussi qu'il s'honore de vous avoir pour maître et pour ami".

Cette lettre, dont le ton ne trompe pas, est sans doute l'une de celles que Lamennais disait avoir reçues du Canada en 1834.¹⁰ Et voilà que quelques mois plus tard, à la fin de l'été, la condamnation des *Paroles* par Grégoire XVI oblige l'abbé Raymond à renier son maître. Le jeune prêtre ne nous a pas laissé de journal intime où nous aurions pu assister au déchirement intérieur du disciple. Mais les archives ont néanmoins conservé une profession d'orthodoxie que Raymond avait écrite sous forme d'article destiné à paraître dans un journal de Montréal, comme l'abbé Prince l'avait fait le 11 septembre.¹¹ Mgr Lartigue, à qui l'abbé Raymond fit lire le document, "ne trouva pas sa publication nécessaire". Ce document, qui a été écrit en une seule journée, de sept heures du matin à minuit, nous révèle à quel point Raymond connaît l'oeuvre de Lamennais. Il passe en revue les principaux ouvrages du prophète depuis les *Réflexions sur l'Etat de l'Eglise* jusqu'aux *Paroles d'un Croyant*, caractérisant d'une phrase la portée de chacun et ne ménageant pas les éloges, comparant même à Fénelon l'auteur du *Guide du premier âge*. Selon Raymond, ce qui a perdu Lamennais, c'est l'orgueil, une imagination exubérante, et aussi des "esprits médiocres qui ont empoisonné ses démarches".

Le professeur de rhétorique cesse évidemment d'enseigner les théories de Lamennais, mais il continue de penser à son maître et ne se privera pas de le citer à l'occasion de certaines polémiques.¹² Et lors de son voyage à Rome en 1843, Raymond décrira à l'abbé Désaulniers son désenchantement :

"Lorsque Rome vous apparaît sous ce jour nébuleux [...], vous sentez que le coeur d'un prêtre, ami de la beauté et de l'influence de l'Eglise, ne bat pas à l'aise dans cette atmosphère. Vous comprenez ce qui doit se passer dans l'âme d'un génie ardent, avide de réforme. A Rome la défection de Lamennais ne se justifie pas, mais elle s'explique.¹³"

Dans une lettre à Montalembert, il parlera encore de Lamennais comme "de notre ami d'autrefois".¹⁴

* * *

¹⁰ Eugène Forgues. *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, Paris, Didier, Perrin et cie. 1898. Lettre du 7 août 1834, La Chenaie, 321-324. Voir aussi Paul Vulliaud: *Les Paroles d'un croyant de Lamennais*. Amiens, Edgar Malfère. MCMXXVIII, p. 28.

¹¹ *M. de la Mennais*. Manuscrit de 24 pages grand format, daté du 24 novembre 1834. L'article est signé: "un croyant catholique". Il existe également un autre document de 4 pages, qui semble une esquisse du document précédent.

¹² *La Minerve*, 31 mars et 11 avril 1837.

¹³ Lettre de l'abbé Raymond à l'abbé Désaulniers, Rome, 17 mars 1843.

¹⁴ 19 novembre 1841.

Si le solitaire de La Chenaie a été le maître de ses vingt ans, Raymond avait pourtant connu un autre maître auparavant, alors qu'il était à peine adolescent. Dès l'âge de treize ans, il a été initié à Chateaubriand, comme il nous l'apprend dans une lettre à l'auteur de *René* :¹⁵

“A peine âgé de treize ans, je commençai à lire vos ouvrages. Le *Génie du Christianisme* habitua dès lors mon âme aux doux et tendres sentiments, à l'amour et à l'admiration de cette religion, dont vous nous disiez les charmes, à cette tristesse et à ces rêveries du cœur, délices et tourments de la vie, que vous forcez vos lecteurs à l'âme sensible à partager avec vous [...]. Mille fois j'ai béni mon professeur de rhétorique qui me le mit entre les mains. Depuis ce temps, vos ouvrages lus et relus sans cesse m'ont inspiré pour leur auteur une admiration que l'âge n'a fait qu'accroître [...]. Je me représentais tombant dans vos bras [...]. Je me consolais en allant puiser dans vos livres de nouvelles émotions”.

Et le jeune Raymond allait pleurer enfin dans l'église paroissiale ! Devenu prêtre et professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe, Raymond dit à Chateaubriand qu'il a réformé l'enseignement littéraire dans son collège, qu'il a montré l'influence du *Génie du Christianisme* sur la littérature et la poésie de son temps et qu'il lui a été doux d'avoir des élèves à qui il a pu communiquer l'admiration qui ravissait son intelligence. Il termine sa lettre ainsi :

“Pardonnez, Mr la vivacité de mes paroles. C'est un chrétien qui vous doit une admiration plus vive et plus parfaite des beautés de son culte ; c'est un jeune homme dont vous avez enchanté l'inspiration et mille fois ému la vive sensibilité. C'est un disciple formé à vos leçons à qui vous avez ouvert une carrière pleine d'espérance, et qui vous offre un hommage que la reconnaissance seule lui inspire”.

Si Raymond est initié à Chateaubriand par son professeur de rhétorique, nous savons encore par sa correspondance que Roch de Saint-Ours lui en prête les ouvrages. Le 18 janvier 1830, de Saint-Ours envoie à l'abbé Raymond les *Martyrs*, en deux volumes ; le 10 décembre 1830, le *Génie du Christianisme* ; et le 13 mars 1832, il lui offre les *Natchez*, qu'il trouve trop romanesque.¹⁶

Raymond, séparé de son jeune ami Joseph Larocque, alors étudiant en théologie à Chambly, lui parle de Chateaubriand :

“[...] Tu lis Chateaubriand. C'est donc pour toi comme pour moi une consolation dans les soucis. Oh ! combien de fois sa sensibilité a excité la mienne : elle m'a fait répandre souvent des larmes, mais c'étaient (sic) des larmes bien douces [...]”¹⁷.

Dans une autre lettre, Raymond rappelle à Larocque le souvenir d'une soirée au cours de laquelle il lui a découvert son amitié :

“Mes larmes te découvrirent mon amitié. Quels pénibles sentiments déchiraient alors mon cœur. Nous lisions cette lettre de Chateaubriand, où l'on voyait ces mots si analogues à notre situation [...]. Je n'eus plus d'ami

¹⁵ L'abbé Raymond à Chateaubriand, 4 avril 1834.

¹⁶ Lettres de Roch de Saint-Ours à l'abbé Raymond aux dates citées.

¹⁷ Lettre de l'abbé Raymond à l'abbé Joseph Larocque, 1er juillet 1831.

qui vit mes larmes et entendit mes soupirs. Et pourtant, ne crois pas que je sois malheureux ici [...]. D'ailleurs les larmes sont pour moi un plaisir, et la douleur un charme [...]. Au reste, ai-je tort? L'homme, dit Chateaubriand, n'a en propre que la douleur. C'est une ombre qui se plaint dit Lamennais¹⁸.

Lors de son voyage en France et à Rome en 1843, Raymond peut contenter le désir qu'il a de voir Chateaubriand, qui le reçoit à deux reprises. Il décrit ainsi à Larocque sa seconde visite :

"Je l'ai vu encore une fois chez lui [...]. Puis je fis mon dernier salut, j'attachai mon dernier regard sur l'homme qu'a le plus admiré mon âme, sur le plus grand de mes contemporains¹⁹".

Mais le lendemain, invité à dîner chez l'évêque de Nancy, il se retrouve avec Chateaubriand et peut lui faire de nouveaux adieux :

"Et l'adieu, le long adieu se fit [...]. La jouissance de l'avoir vu, la certitude de ne plus le revoir me donnèrent une impression des plus extraordinaires. Je n'avais plus rien à désirer, à espérer dans mon voyage [...]. Tous mes rêves avaient été réalisés [...]. J'entrai dans une espèce de délire du coeur, que je ne sais si le plus intime de mes amis peut comprendre²⁰".

Le jeune prêtre catholique qui a tant admiré Lamennais et Chateaubriand comme défenseur de la religion ne pouvait manquer de comprendre dans une même admiration Montalembert et Lacordaire, disciples du prêtre perdu. En 1839, il écrit à Montalembert une lettre de la même ferveur que celle qu'il avait écrite à Chateaubriand. Il lui raconte que c'est dans *l'Avenir* qu'il l'a découvert.

"Vous êtes devenu l'ami intime de mon coeur. Moi aussi alors je n'avais que vingt ans [...]. Et je sentis naître en moi la plus vive estime pour vous. Ce sentiment bientôt se transforma en une affection qui m'a donné de bien vives émotions [...]"²¹.

Montalembert lui répond et lui envoie son livre sur *sainte Elizabeth de Hongrie*. Raymond le remercie de lui avoir donné l'occasion de "lire et relire cette biographie dont la lecture donne à l'âme de si suaves émotions"²². Et c'est un autre personnage qu'il ira voir à Paris, lors de son voyage de 1843. De sa visite à Montalembert, il dit à Larocque :

"Je ne sais si une heure de ma vie n'a jamais paru couler si vite que celle de cette conversation²³".

Quand à Lacordaire, cet autre disciple de Lamennais, Raymond ne prend contact avec lui qu'une fois rendu en France. Lacordaire lui répond, de Nancy, le 17 décembre 1842, pour l'inviter à le venir voir dans la capitale de la Lorraine, où il s'attend d'être retenu jusqu'en

¹⁸ Rome, 1er janvier 1842.

¹⁹ Paris, 1er juillet 1843.

²⁰ Paris, 1er juillet 1843.

²¹ L'abbé Raymond à Montalembert, 16 juillet 1839.

²² L'abbé Raymond à Montalembert, 19 novembre 1840.

²³ L'abbé Raymond à l'abbé Larocque, Paris, 16 juillet 1843.

mai 1843. Raymond part tout de suite et passe le jour de l'an avec Lacordaire. Du célèbre prédicateur dominicain, voici ce qu'il écrit à son frère Rémi :

“J'ai entendu le plus grand prédicateur de la France, incontestablement le plus beau génie du clergé français, le célèbre Lacordaire, ci-devant disciple de Lamennais [...]. Jamais je n'ai éprouvé une aussi vive jouissance, un aussi vif mouvement d'exaltation qu'en entendant cet homme²⁴”.

Onze ans plus tard, Raymond écrit à Lacordaire pour lui demander l'autorisation d'entrer dans le tiers-ordre dominicain, lui qui aurait désiré rentrer dans l'ordre de saint Dominique. L'évêque de Saint-Hyacinthe voudrait d'ailleurs, selon Raymond, établir cette communauté dans sa ville épiscopale.²⁵ Il y aura encore un autre échange de lettres entre les deux, en 1857²⁶.

Au cours de son voyage, l'abbé Raymond a l'occasion de rencontrer d'autres grands catholiques français. C'est ainsi qu'il goûte de “douces et saintes jouissances” lors d'un entretien avec Dom Guéranger²⁷. Lorsqu'il songe à quitter le clergé séculier, comme il s'en est ouvert à Lacordaire, il en parle également à Dom Guéranger. Et dans cette même lettre, Raymond dit au moine bénédictin qu'il verra bientôt un enfant d'Amérique aller se jeter à ses pieds et demander à vivre guidé par sa main. Et Raymond rappelle à Guéranger ce que ce dernier lui avait dit en 1843 :

“Allez, mais revenez avec quelques uns de vos amis : nous passerons quelques années ensemble et j'irai moi-même vous établir en Canada sur la montagne au pied de la grande Croix²⁸”.

Mais le Canada manque trop de prêtres pour en laisser partir un seul et d'ailleurs l'abbé Raymond n'est pas sûr de sa vocation, comme il s'en ouvre à Dom Guéranger.

A Rome, au printemps de 1843, il reconte l'abbé Gerbet, devant qui il verse de nouveau des larmes d'attendrissement²⁹. Il lui écrit encore une fois le 12 janvier 1846 pour le remercier chaleureusement de lui avoir fait parvenir son livre sur Rome.

On pourrait citer encore plusieurs autres noms de catholiques célèbres que l'abbé Raymond rencontre au cours d'entretiens particuliers ou dans des cercles intimes. Retenons ceux de Mgr de Forbin-Janson, qui ouvrait les portes à Raymond, pour ainsi dire, de l'abbé

²⁴ L'abbé Raymond à son frère Rémi, Lyon, 8 janvier 1843.

²⁵ L'abbé Raymond à Lacordaire, 30 avril et 1er juillet 1854; Lacordaire à l'abbé Raymond, Toulouse, 1er août 1854.

²⁶ Les 19 mars 1857 et 24 mai 1857.

²⁷ L'abbé Raymond à Dom Guéranger, 12 octobre 1844.

²⁸ *Loc. cit.*

²⁹ L'abbé Raymond à l'abbé Gerbert, 25 janvier 1844.

Laurentie, d'Ozanam, qu'il voit au Cercle Catholique³⁰. Il assiste enfin à quelques réunions de la Conférence Saint-Vincent de Paul³¹.

* * *

Voilà un prêtre de collège qui est bien de son temps. Entendons par là qu'avec les moyens réduits de l'époque, il se procure les ouvrages des plus grands écrivains du moment, il se donne entièrement à son métier de professeur et il renouvelle l'enseignement des lettres autant que celui de la philosophie dans son collège. Il n'hésite pas à écrire à ses maîtres à penser, à qui nous vaut des lettres d'un romantisme effréné, où les "larmes" ruissellent et les "jouissances" abondent, où les "charmes", les "doux et les tendres sentiments", la "tristesse et les rêveries du coeur, délices et tourments de la vie" voisinent avec le "délire du coeur" et les "suaves émotions". Et nous savons qu'il n'est pas seul en son collège à éprouver les mêmes sentiments et la même ardeur : les Larocque, les Prince, les Désaulniers partagent une ferveur pareille pour leur métier et accusent un même romantisme. Dans les autres collèges, la passion pour l'enseignement est identique, quelquefois avec la même chaleur — c'est le cas de l'abbé C.-F. Painchaud, qui écrivit une fois à Chateaubriand³² — la plupart du temps avec plus de retenue dans l'enthousiasme. Un autre aspect que nous révèlent ses relations avec les grands écrivains catholiques de 1830, c'est que l'engouement de Raymond n'est pas pure exaltation lyrique. Au contraire, chacune de ces lettres à Lamennais, Chateaubriand, Montalembert, Lacordaire ou Gerbet, affirme son désir de trouver une apologétique moderne du catholicisme.

³⁰ L'abbé Raymond à Montalembert, 29 mai 1844.

³¹ Cette correspondance de l'abbé Raymond avec les grands écrivains catholiques de l'époque comprend en tout vingt et une lettres, de 1834 à 1857, aux archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe.

³² Lettre de M. Painchaud à Chateaubriand, 19 janvier 1826, in N.-E. Dionne: *Vie de C.-F. Painchaud*, Québec, Léger Brousseau, 1894, 373-375.